

Die Winterreise

Wilhelm Müller (1794-1827)

Franz Schubert (1797-1828)

version pour voix & vielle à roue

Nataša Mirković, chant

Matthias Loibner, vielle

Sacrilège ! On abat un monument de la culture bourgeoise des salles de concert. Là où, sinon, les amateurs d'art partent à l'affût des abysses de leur âme au son de timbres romantiques et sombres, ici, il ne reste plus aucun espace pour la sentimentalité. Car le Voyage d'hiver dans la version de Natasa Mirković et Matthias Loibner est un squelette. Il reconduit le texte et la musique à l'essentiel, à une attitude qui oscille entre lapidaire et pathétique, et qui avait déjà été placée par Schubert dans cette ambivalence. L'homme, un jouet des sentiments, subissant le destin, tout en étant son souverain : un topique romantique dont on se délecte volontiers avec une mélancolie nimbée de musique au piano. Ce Voyage d'hiver-ci ne lui laisse aucune chance. Il est courageux et direct, présent et en même temps fragile, c'est une approche du poétique qui ne pourrait être plus honnête.

Ralf Dombrowski

(linernotes de "Winterreise", Raumklang, RK 3003, raumklang.de)

Là-bas derrière le village

*« Étonnant vieillard ! Faut-il que je te suive ?
Veux-tu sur mes chants Faire tourner ta vielle ? »*

le dernier vers du Winterreise

La relation du Voyage d'hiver de Schubert avec la vielle à roue a vu le jour tout naturellement, grâce au Leiermann qui, la plupart du temps, dans le dernier lied du cycle, est compris comme le symbole de la folie, de la mort et du roidissement. Ce qui, dès le début, m'a fasciné dans les textes de Wilhelm Müller, c'est la fuite incessante du moi lyrique devant son propre déchirement, dans un désir de mort et d'amour, dont l'inassouvissement tangible se révèle au travers de la mise en musique de Schubert.

En tant que « vielleux », j'étais condamné de prime abord, face au défi que représentent les nombreuses nuances _ avant tout harmoniques, de ce présage musical, à l'échec. C'est ainsi que la fin du Voyage d'hiver est devenue un point de départ, plaçant l'inassouvissement et la solitude au premier plan de cette version pour chant et vielle à roue.

*« Que le troisième tombe à son tour ! Je me sentirai
mieux dans l'obscurité. »*

"La parhélie"

Matthias Loibner

« Pourquoi évité-je donc les chemins qu'empruntent
les autres voyageurs? »

"Le poteau indicateur"

Qui voyait des fleurs en hiver

Agripper à deux mains à la fois la déception et le souhait d'assouvissement : cette image de déchirement intérieur se manifeste dans les mots de Müller et dans la mise en musique de Schubert, au cours de l'année de la mort de Müller. Les deux artistes, au travers d'affinités intimes, ont tous deux fait absorber leur désir par leur art, afin de transmettre par deux voies différentes une seule et unique chose. De chaque vers et de chaque phrase musicale émane l'unisson de leurs sentiments.

L'idée du metteur en scène de Graz, Ernst M. Binder, a éveillé en moi un enthousiasme et un attrait magique irrésistible d'entamer ce voyage à travers cet hiver des sentiments. À peine quelques mots de Müller et quelques tonalités de Schubert, le besoin de raconter ces sentiments libérés de tout décorum inutile, fragiles et nus, afin de servir à l'auditeur de miroir, grâce à la communication intime établie entre Müller et Schubert qui illumine tout le cycle, unique, depuis les âmes.

« Mon cœur reconnaît dans le ciel sa propre
image qui y est peinte ; Ce n'est rien que l'hiver,
l'hiver, froid et sauvage ! »

"Matin de tempête"

Nataša Mirković

La vielle à l'époque de Schubert

*"Fête de sainte Brigitte, Vienne, 5 juillet 1807 : ... Ici, on voyait des paysans en cercle sous les arbres danser au son d'une cornemuse ; là, un vieilleux jouait pour une compagnie de gens joyeux, assis sur l'herbe verte, en chantant dessus une chanson sentimentale. [...] Là, on danse paysan, allemand, hongrois et bohémien au son des cornets, des violons, des vielles à roue, des chalumeaux et des cornemuses, ici il est probable qu'il s'agit encore d'argent pour un père."*¹

À Vienne, à l'époque de Schubert, la vielle à roue faisait partie d'une culture des faubourgs, liée à la danse et au quotidien mais qui, musicalement, s'écartait déjà d'elle. Alors qu'il était encore possible à la fin du XVIIIe siècle à Vienne de citer la vielle à roue dans la musique de cour,² à présent, la musique à danser des faubourgs reprenait elle aussi des styles « modernes » de composition, éloignés de la musique villageoise inspirée des Linzer Geiger, et allant jusqu'à la valse viennoise classique apprise : « *On a dansé dans la grange, où un musicien a fait transposer pour les batteurs des valses de Strauss sur la cornemuse, et un autre, une valse de Lanner sur la vielle à roue.* ».³

Lorsque le peintre Biedermeier Michael Nader représente des joueurs de vielle, on s'aperçoit alors qu'il a peint ce qu'il a dû connaître de visu, mais c'est à la fois comme s'il les peignait déjà de façon nostalgique, tournés vers le passé. Eduard Kremser⁴ communique encore deux mélodies, une « jouée sur la vielle par Anna Ecker » et l'autre « jouée par les vieilleux, nommés 'Die bladen Buam' ». Et il ajoute : *"La 'Leiertanz' ou 'Leirertanz' (danse des vieilleux) était jouée sur la vielle, un instrument équipé d'une corde. [...] L'accompagnement était interprété sur une harpe ou une guitare. Encore au début des années soixante [du XIXe siècle], on pouvait entendre cet instrument, la plupart du temps joué par des Savoyards, dans les cours des immeubles viennois."*

Déjà rien qu'à partir de ces quelques sources, il devient clair que la vielle à roue a été employée de différentes façons : en tant qu'instrument de musique à danser, pour accompagner une chanson et, comme aujourd'hui le violon ou l'accordéon par exemple, pour épauler la mendicité. Le vieilleux de Müller pourrait donc tout aussi bien être un vieilleux âgé, réduit à faire la quête ou alors l'un de ces Savoyards qui, poussés par la faim hors de leurs rudes vallées alpines, utilisaient l'instrument essentiellement pour entériner la gueuserie, et auxquels Goethe et Beethoven ont érigé un monument romantique avec la « Marmotte »⁵

Simon Wascher

1 Roth, Gottfried: Vom Baderlehrling zum Wundarzt. Carl Rabl, ein Mediziner im Biedermeier. Oberösterreichischer Landesverlag, Linz 1971

2 Eybler, Joseph von: 12 Deutsche, Nr. 8, Kauer, Ferdinand: XII Deutsche-Laendlerische mit Caracteurs, Nr. 3, Wranitzky, Paul: 12 Deutsche, Mozart, Wolfgang Amadé: KV 602 Nr. 3

3 Briefe des Hans Jörgel an seinen Vetter in Kakran. Wien 1836, Heft 4/1, nach: Gstrein, R., Landlageiger und Wiener Walzer. In: Historical Studies on Folk and Traditional Music. Copenhagen 1997

4 Kremser, Eduard: Wiener Lieder und Tänze. Erster Band, Hrg. Eduard Kremser, Gerlach & Wiedling, Wien 1912 - 1925

5 Text: Johann Wolfgang von Goethe, in: "Jahrmarktsfest auf Plundersweilern". Musik: Ludwig van Beethoven op. 52, 7